

Égyptomanie, égyptophilie, égyptologie : quel Ailleurs ?

À propos des œuvres

Jean Jacques François Le Barbier dit l'aîné, *Le Tombeau de Caius Cestius à Rome*, 1774

Sur un petit format panoramique, une composition claire et un dessin très architectural et architectural prennent place. Les créneaux se mêlent aux arcs en plein cintres, à une colonne et à une large pyramide de pierre grise intacte. Ce mélange architectural et temporel s'aligne au second plan de l'image, placé derrière quatre personnages. Au premier plan,



Jean Jacques François Le Barbier dit l'aîné, *Le tombeau de Caius Cestius à Rome*, 1774

un homme est allongé sur le ventre appuyé contre une pierre et admire une femme vêtue à l'antique qui danse, déambule, ou défile un bâton à la main. Deux autres personnages dont un chapeauté discutent au second plan. Assis dans l'herbe, ils admirent cette architecture de ruines, posés au calme dans la nature. Au troisième plan, les arbres semblent bien rangés. La végétation est presque entretenue. Certes, certaines plantes envahissent les créneaux centraux, mais les cyprès et les arbustes sont ordonnés. Le gris domine l'arrière-plan et rappelle celui de la pyramide. Le ciel nuageux et menaçant à gauche enveloppe la scène dans une atmosphère hors du temps. Les pierres éparpillées au sol confirment l'état de ruine et guident notre regard vers l'architecture centrale. Ce sujet a été maintes fois représenté par les Français de Rome. Le dessin ici est parfait, la perspective bien observée, la manière lisse et les couleurs dominantes sont gris-bleu très froid. Le charme de ce travail tient à l'atmosphère particulière de ce dessin mis en couleur, de cette préciosité glacée digne de la porcelaine. Cette vue classique et pure annonce l'esprit néoclassique et refuse la grâce et la recherche de pittoresque propres au 18^e siècle.

Lancelot-Théodore Turpin de Crissé, *Vue de la ville d'Alexandrie et de la colonne dite de Pompée*, 1800 ou plus certainement 1802



Lancelot-Théodore Turpin de Crissé, *Vue de la ville d'Alexandrie et de la colonne dite de Pompée*, 1800 ou plus certainement 1802

Une grande verticale axe et compose cette peinture : la colonne quasi centrale qui donne son titre au tableau. Les deux tiers de la composition sont occupés par le ciel bleu habité de cumuli blancs happés par l'horizon et la mer. Cet horizon est net et la mer est d'huile, d'un bleu azur. Mais la scène et l'agitation ne se passent ni dans la mer ni dans l'enceinte d'Alexandrie à l'arrière-plan, elle prend place dans ce large premier plan vert et vallonné où une quarantaine de personnes s'activent et passent. Deux femmes voilées de blanc jouent au premier plan. À gauche, derrière l'amas de pierres

taillées, s'est installé un campement précaire, de toile blanche rayée. À l'extrémité de la scène et de la composition, un homme fumant est accoudé au sol sur une pierre. Il observe pensif cette agitation et ce paysage. Des cavaliers se dirigent vers la ville, des chameaux partent. Un troupeau de moutons pousse au loin. Ruines et rochers jonchent le sol. Deux groupes de personnes discutent debout. Les palmiers rythment la composition par leur verticalité et donnent l'échelle au même titre que les personnages, afin de rendre sensible la monumentalité de cette colonne. Point de rendez-vous, manifestant l'entrée de la ville, la colonne accueille et gouverne. Dans une tonalité ocre-vert, le pittoresque des tenues contraste avec les attitudes figées. L'œuvre devrait, au vu du nombre conséquent de personnages, donner une impression de dynamisme et de foisonnement, mais tout semble au repos, calme et arrêté. Le large cadre doré de l'œuvre est gravé de palmettes et semble renforcer ce goût pour l'ailleurs, cet orientalisme naissant. Turpin de Crissé n'a pas peint directement ce paysage en Égypte, mais il le copie d'après une vue d'Alexandrie dessinée par Louis-François Cassas (qui avait réalisé cette œuvre à la demande du comte de Choiseul Gouffier, ambassadeur de Louis XVI à Constantinople de 1786 à 1792, afin d'illustrer ses périples archéologiques au Moyen-Orient). Cette vue topographique et orientalisante s'inscrit dans le goût pour l'Égypte que développera Turpin de Crissé plus tard dans sa collection d'antiquités égyptiennes, doublement inspirée de l'Antiquité et de l'Orient.

Confrontation des œuvres

Égyptomanie et Égyptologie.

L'égyptomanie exprime à travers la réinterprétation, souvent fantaisiste, du vocabulaire formel de l'Égypte pharaonique la fascination pour sa culture et son histoire. Bien que cette fascination ait pris naissance immédiatement après la période pharaonique (importation de vestiges dès l'époque romaine et de momies dès le Moyen Âge, collection d'objets dans les cabinets de curiosités des 16^e et 17^e siècles), ce mot évoque l'intérêt des artistes européens pour l'art de l'Égypte antique et ses stéréotypes (sphinx, pyramide, obélisque, etc.). La publication en 1787 du *Voyage en Égypte et en Syrie* de l'angevin Volney annonce et inspire l'expédition de Bonaparte en Égypte de 1798 à 1801. De cette aventure tant militaire que scientifique, Dominique-Vivant Denon livre le journal dans son *Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte* publié en deux volumes en 1802 et qui connut quarante rééditions au cours du 19^e siècle. Dès 1815, s'ouvre la période de la « guerre des consuls égyptophiles » avec l'arrivée sur place d'Henry Salt, consul d'Angleterre et de Drovetti, consul de France, qui se livrent une concurrence effrénée pour arracher à l'Égypte les plus beaux vestiges qui orneront les musées de leurs nations respectives. Le tourisme de masse, initié en Égypte par l'agence Cook qui organise la première croisière sur le Nil à bord d'un bateau à vapeur en 1869, développe cet engouement. Mais l'égyptomanie est d'abord un goût, une mode, une inclination, qui prend bien des libertés avec la réalité archéologique que révèlent l'égyptologie et les fouilles de terrain. Ce dernier terme désigne un champ d'étude privilégié de l'archéologie et de l'histoire, qui s'intéresse spécifiquement à la zone géographique de l'Égypte actuelle et qui couvre les périodes pré-pharaoniques et antiques. D'un côté, il y a l'Égypte rêvée, imaginée, légendaire et de l'autre, l'étude d'une civilisation parmi les plus anciennes et les plus complexes, un système d'écriture demeuré longtemps mystérieux, les hiéroglyphes, des monuments à nuls autres pareils, une culture étudiée et analysée. De Barbier à Turpin de Crissé en passant par Denon, l'Égypte se pare de multiples images, des plus fantasmés aux plus scientifiques. Les œuvres s'offrent avant tout comme la possibilité de voyager depuis sa chambre, comme des ailleurs de substitution...

Quel ailleurs ? Le Barbier nous propose une vision précise et détaillée du tombeau de Caius Cestius. Il semble rechercher la vérité topographique dans le goût de la perspective affirmée et du réalisme. À l'inverse, Turpin de Crissé, sans avoir vu la ville d'Alexandrie ni avoir voyagé nous propose une copie d'une image. Copie d'une copie, la colonne dite de Pompée surplombe une foule d'actions et de personnages qui participe de ce goût du pittoresque et de l'anecdote cher à Hubert Robert, celui-ci

rendant les ruines habitées et habitables. Quelle Égypte nous est racontée et représentée ? Ces deux peintures ne s'inscrivent pas dans un pur Orient rêvé et imaginaire. Il n'est pas question de harem, d'esclave blanche, de janissaire cruel ou d'un quelconque mythe. Les artistes inscrivent précisément le spectateur devant un monument remarquable et identifiable. Recherche d'exactitude et de reconnaissance, ces vues flottent à la lisière de l'égyptomanie et l'égyptologie, dans un entre-deux propre à contenter les aspirations égyptophiles de leurs commanditaires. Fascinés, les deux peintres recherchent une esthétique néoclassique par l'évocation d'un paysage marqué par les vestiges de la Rome impériale, tandis qu'ils s'appuient dans le même temps (bien que Turpin de Crissé n'ait pas fait le voyage) sur une réalité toute autre et une ambition d'exactitude topographique. Ainsi entre recherche d'une véracité architecturale et sensibilité personnelle, entre envie d'un ailleurs exotique et approche quasi archéologique, entre Antiquité et monde contemporain, entre Pharaons et Ottomans, l'Égypte reste une terre de mystères et d'évasion.

Pour en savoir plus

Turpin de Crissé : Le comte Lancelot-Théodore Turpin de Crissé est né à Paris en 1782 dans une famille d'aristocrates et de militaires. Son protecteur est le comte Choiseul-Gouffier, diplomate-archéologue philhellène. Il rassembla pendant plus de quarante ans une collection riche et éclectique et se définit comme un « simple » amateur d'art, ni antiquaire, ni savant. Sa collection est marquée par trois grandes figures : celle de son grand-père qui lui donne le goût des objets, celle de son parrain Choiseul-Gouffier et celle de l'impératrice Joséphine dont il sera le chambellan. Ses critères de sélection des objets sont avant tout d'ordre esthétique. Il collectionne pour le plaisir des yeux et a le souhait de partager sa passion en montrant sa collection, puisqu'il lègue l'intégralité de celle-ci à la ville d'Angers. Nous pourrions alors qualifier son regard de classique et d'éclectique. Il ne se rendit jamais en Grèce ni en Égypte, mais fréquenta les conservateurs et les plus grands collectionneurs privés de son temps, ce qui lui permit de s'ouvrir à une approche scientifique des objets plus qu'il ne cultiva un goût novateur.

Colonne dite de Pompée ou de Dioclétien : Après sa défaite face à Jules César lors de la guerre civile qui les opposa, Pompée se réfugia en Égypte où il fut assassiné en 48 avant J.-C. ; les voyageurs médiévaux ont cru plus tard qu'il avait été enterré à Alexandrie. En réalité, il s'agit d'une colonne en granit rouge d'Assouan de 25 mètres de haut, d'une circonférence de neuf mètres, construite en l'honneur de l'empereur Dioclétien à la fin du IV^e siècle. Dioclétien s'est emparé d'Alexandrie après l'avoir assiégée. Les Arabes l'ont appelée *Amoud el-Sawari*, colonne des colonnes. Cette colonne est le monument antique le plus haut d'Alexandrie ; elle était située à l'origine dans le temple du Sarapis.

La Pyramide de Cestius : est un monument funéraire de l'Antiquité situé près de la porta San Paolo à Rome. Elle porte le nom de celui qui s'y est fait inhumer : **Caïus Cestius**. Au Moyen Âge, cette pyramide passait pour être le tombeau de Remus, frère de Romulus, fondateur mythique de la cité de Rome. Elle fut construite en réalité entre 18 et 12 avant J.-C. et mesure 36,4 mètres de haut pour une base de 29,5 mètres de large. L'inspiration égyptienne de la pyramide, et ce indépendamment du fait que les pyramides romaines ont un angle plus marqué au sommet que les pyramides égyptiennes, prouve l'influence de la présence récente (30 avant J.-C.) de l'empire romain sur les terres des pharaons qu'Auguste avait conquises.

Pistes pédagogiques

Faire du faux avec du vrai. Des objets égyptiens ou peintures orientalistes ou topographiques, comment donner à voir quelque chose qui semble vrai ? Comment faire croire ? À partir de multiples documents, l'élève sera invité à tromper le spectateur, à rejouer les principes d'expositions et de recherches.

Un détail ne colle pas...Entre le gigantisme de la colonne et l'incongruité de la pyramide à Rome, il s'agira de demander aux élèves de dessiner sur le motif aux abords de l'établissement et d'y intégrer un détail architectural choc. Intégration, collage ou numérique.

Bibliographie

Lancelot-Théodore Turpin de Crissé, 1782-1859, SOMOGY Editions d'art, Paris, 2006.